

enfants... Ces pauvres petits anges ! où sont-ils ? On me dit qu'ils me les rendront bientôt. Qui en a soin ? Qui les nourrit ? qui les veille pour qu'ils n'aient pas froid ? Il fait froid. Mes hardes sont déchirées, et pleines de boue ; je n'ai pas de quoi me changer ! on m'a promis de m'en donner d'autres, afin que je puisse faire sécher les miennes, qui sont encore mouillées... Que vais-je devenir ? oh ! ma tête, ma pauvre tête ! Les artères des tempes me battent dans la tête ; ma cervelle brûle, et pourtant j'ai froid...

8 février.

"Je me sens plus composée ce matin. J'ai reposé un peu cette nuit. J'ai tâché de me rappeler tout ce qui m'est arrivé avant mon emprisonnement. Les choses sont un peu confuses dans mon esprit ; je veux néanmoins les écrire ; il me reste encore quelques feuilles que j'ai déchirées de mes livres d'école. J'ai relu mes notes ; oh ! qui les lira ? Je les avais cachées dans mon sein ; personne ne les a vues. Oh ! je ne voudrais pas qu'on les vit. Si je ne puis les envoyer à Henriette... Henriette ? mais voudrait-elle lire les lettres d'une voleuse ?... ah ! ah ! moi, Irène de Jumonville, une voleuse ! ah ! ah ! ah !... Mais pourquoi me préoccuper de ces noires pensées ? n'est-ce pas la volonté de Dieu ? Peut-être est-ce pour le mieux. Oh ! il ne m'abandonnera pas ; il me protégera contre les méchants ; il fera luire mon innocence !

"Léon, le docteur Léon Rivard, mon mari, le père de mes enfants avait refusé de fournir à ma nourriture. Je donnai tous mes bijoux, mes hardes, jusqu'à mon chapeau à cette vilaine et cruelle femme, madame Letard, pour retarder de quelques jours l'instant où je devais être jetée dans le grand chemin. Enfin elle me jeta dans le chemin... que Dieu lui pardonne ! Je ne lui souhaite pas d'épreuves comme les miennes. J'errai toute la journée, mes enfants dans les bras. Je ne pris aucune nourriture ; le soir je bus de l'eau du ruisseau, pour étancher une soif brûlante. J'avais vainement cherché de l'ouvrage. Je demandai un asile pour la nuit, on me refusa, on me repoussa rudement. J'allai à la demeure du docteur Rivard. Il était absent. Je priai son esclave de me laisser asseoir près du feu de la cuisine, en attendant son maître. La négresse me reconnut, et me dit que son maître la gronderait... La gronderait d'empêcher ses enfants de périr de froid !... Il tombait une pluie fine et glacée. Je m'assis sur le perron de sa porte, enveloppant mes petits avec la jupe de ma robe. J'attendis longtemps, bien longtemps. Vers minuit, il arriva ; je me sentis presque défaillir, quand je le reconnus à quelque distance. J'eus envie de me sauver, j'aurais préféré mourir de faim, que de demander l'aumône, même à mon mari !... Mes enfants se mirent à pleurer. Je m'oubliai et ne pensai plus qu'à eux ; ce n'était plus la femme, c'était la mère qui demandait pour ses enfants ! Oh ! une mère, y a-t-il rien pour l'arrêter.

"— Léon, Léon, criai-je d'une voix étranglée, en élevant mes petits dans mes bras, voici tes enfants, ils se meurent de froid et de misère.

"Il me repoussa de son chemin, et je tombai sur le pavé glissant. Il me maudit moi et mes enfants !... Le lendemain matin, quand le jour parut, j'étais encore assise sur le perron de sa porte. J'entendis des pas dans la maison ; j'eus peur et je partis.

"Toute la journée encore j'errai par les faubourgs de la ville. Je demandai l'aumône ! oui ! je mendiai du pain ; pas pour grossières invectives. Les femmes, plus que les hommes en-m'assis sur le bord de la levée, regardant couler l'eau du fleuve. Je me sentis un invincible désir de me jeter à l'eau, moi et mes enfants. Une forte fièvre brûlait mes membres ; il me semblait que l'eau était fraîche. Oh ! comme il me semblait que ce serait bon, de terminer toutes mes souffrances dans cette eau fraîche, fraîche ! froide !... Je sentis comme un ver-

tige, je m'avançai pour me jeter à l'eau !... Mon bon ange m'arrêta... Je m'éloignai vite, en courant. J'allai sur le marché aux légumes ; il était désert. Je ramassai quelques feuilles de choux, que je dévorai. Oh ! comme elles me rafraîchirent. J'en cherchai d'autres, mais je ne pus en trouver assez pour me rassasier.

"Il commençait à faire nuit ; le temps était froid, mais il ne pleuvait plus. Je me rendis lentement, car j'étais si faible, jusqu'à la maison de la douane. Il y avait un tas d'écailles d'huitre, sur le bord de la levée. Je n'avais pas de couteau, et je grattai, avec mes ongles, pour manger ce qui était resté sur les écailles. Oh ! j'avais bien faim. Il fallait que j'eus bien faim, pour disputer ma nourriture avec les centaines de rats qui s'y trouvaient réunis, les animaux immondes de la cité !

"Vers neuf heures, je me rendis machinalement, sans m'en être aperçu, jusqu'à la maison du docteur Rivard ! Je m'assis sur son perron, comme la veille. Il ne tarda pas à arriver. Quand il me vit, il devint furieux ; il m'arracha mes petits des bras, les mit à terre, me prit par les cheveux et me battit cruellement. Il me donna des coups de pied dans le corps. Le sang coulait de ma figure. Il me fit promettre de ne plus revenir, autrement qu'il me tuerait ! Je m'éloignai avec mes enfants. Je me lavai la figure dans une marre d'eau, et je passai la nuit entre deux balles de coton, dans la rue St. Charles.

"Les premiers rayons d'un beau soleil commençaient déjà à réchauffer l'atmosphère glacée de la nuit, avant que j'eusse succombé au sommeil. Il était tard quand je me réveillai aux cris que poussaient mes petits anges, effrayés qu'ils étaient par les aboiements d'un chien qu'excitaient cinq à six petits polissons, en haillons.—Je me sauvai, pour éviter d'être mordue. Le désespoir s'était complètement emparé de moi. Je n'avais plus qu'à mourir. Je résolus d'aller m'asseoir en face de la maison du docteur Rivard, dut-il me tuer, moi et mes enfants. J'avais encore l'espoir qu'il aurait quelque pitié. Le tigre ne laisse pas mourir ses petits de faim ! Assurément que quelqu'un m'a noircie dans l'esprit de cet homme ; on n'est pas si barbare sans raison !

"Je passai presque toute la journée devant sa porte. Il me vit à travers les persiennes de sa croisée ; plusieurs fois il vint regarder, pour voir sans doute si j'étais toujours là. Je crus qu'il finirait par avoir pitié ; qu'il m'enverrait quelque nourriture. Vers les quatre heures de l'après-midi, il vint à la croisée, ouvrit la persienne, regarda dans la rue, et ne voyant aucune personne, il me fit signe d'approcher. Sa figure n'avait rien de farouche, oh ! comme mon cœur se serra de bonheur.

"— Je vais aller, dit-il, parler à la mère Coco, vous irez lui porter vos enfants dans une demi-heure, et vous viendrez ici seule à sept heures précises ce soir. Allez.

"Je n'eus pas le temps de le remercier, il ferma la croisée précipitamment. Je fis comme il me dit. A sept heures je me rendis à sa maison. Il faisait nuit sombre ; la faible lumière de la lampe voisine projetait sa clarté pâle et tremblante sur la maison du docteur. Je n'osais frapper à la porte. Les persiennes étaient baissées ; j'entendis la croisée s'ouvrir en dedans.

"— Entrez par la croisée, me dit-il, et vous sortirez de même. Je ne puis vous faire entrer par la porte, il y a du monde dans la chambre voisine.

"J'entrai par la croisée. Il me donna une bourse d'argent et un petit paquet. Il regarda ensuite à travers les persiennes ; et me dit de sortir vite, parcequ'il entendait quelqu'un venir. Je sautai par la fenêtre, bénissant du fond de mon cœur cet homme que... Oh ! comme je courais joyeuse vers la demeure de mes enfants ! J'entendis derrière moi des pas précipités ; des voix criaient "arrêtez le voleur !" Une rude main me saisit par le bras et me secoua violemment en me criant : "voleuse !" Je voulus crier ; on me lia les